

La parole est donnée à M. Fleuret pour lire son travail annoncé par nous, bien à tort, comme une suite aux comptes de dépenses du duc de Bourgogne devant Compiègne, une des dernières œuvres que le président Sorel nous ait laissées à imprimer. Ce n'est pas le moment de dire quel lien rattache ces deux travaux, et comment la complaisance d'un nouveau collègue, envers notre vénéré président, l'a amené à nous donner aujourd'hui une des plus curieuses évocations qu'on puisse tirer de nos archives communales, l'état de Compiègne en 1447. La ville apparaît ruinée après les terribles sièges qui se sont succédés pendant le premier tiers du xv^e siècle : les maisons, en partie détruites, la population diminuée, les ressources taries, alors que les charges sont restées, si même elles n'ont pas augmenté, comme c'est le résultat habituel du cours des années. Des quatre choses qui faisaient autrefois la prospérité de la ville, le commerce des vins de Bourgogne a beaucoup diminué, la foire de la Mi-Carême est délaissée, les tournois sont finis et il n'y a plus de joyeuses entrées des enfants de France, avec tout l'afflux d'argent qu'elles attiraient. Sans doute, le tableau doit être quelque peu poussé au noir pour obtenir plus facilement une remise d'impôt ; mais cependant, les détails sont si précis et les chiffres devaient être contrôlés si minutieusement, qu'on doit les croire exacts. Ces données peuvent paraître arides, mais ce sont les meilleurs matériaux de l'histoire, plus sûrs que les mémoires toujours partiels des contemporains. Et en remerciant

notre laborieux collègue de les avoir exhumés pour nous de la poussière des archives, je ne puis me défendre d'étendre aussi ma gratitude jusqu'à ce modeste employé du xv^e siècle qui, en alignant ses chiffres, était loin de songer que bien des siècles plus tard, nous y viendrions chercher des renseignements et peut être des espérances, en voyant de quelles misères nos pères sont sortis!

Pour oublier ces tristes souvenirs, M. Lambin nous convie à le suivre dans un coin de la forêt bien connu des amateurs de chasse à courre, mais il ne s'agit pas d'arriver à l'Ortille pour l'hallali. Près de l'étang, là où s'élève aujourd'hui une élégante villa, une ferme avait été habitée pendant deux siècles par la famille de M. Lambin, à titre de fermier, puis de propriétaire.

Notre confrère n'a pas été trompé par son amour filial, en pensant qu'elle serait intéressante pour nous, cette dure et courageuse lutte de l'homme contre la terre qui le nourrit à grand peine et qui trompe bien souvent ses efforts, à laquelle il s'attache en dépit de ses revers passagers et qu'à force de ténacité il finit par dominer en maître. N'est-ce pas l'impression qui se dégage de cette série de baux qui nous montrent la propriété de l'Ortille, tantôt morcelée, tantôt réunie, parfois louée à des prix bien réduits, qui ne sauvent pas de la ruine les occupants qui prétendent y remplacer les Lambin.

En 1676, quand la maladrerie de Saint-Lazare vendit aux Jésuites la propriété de l'Ortille, sous la forme d'un bail perpétuel,